

Peut-on (comment ?), doit-on, oublier le fascisme espagnol, le franquisme et ses crimes contre l'humanité? Doit-on « oublier » pour « se réconcilier » ? Est-ce possible, nécessaire, de « se réconcilier » ?

A la suite de mon « papier » sur le difficile et inégal combat de la mémoire républicaine espagnole, des amis français issus de l'exil me demandent « comment oublier ? » (et le doit-on ?) les crimes (impunis encore à ce jour) du franquisme, ces immenses plaies toujours béantes. L'Eglise espagnole, les héritiers du franquisme, les prétendues « élites », les droites et même quelques « non droites », nous accusent de les réouvrir sans cesse. Faut-il les transmettre en héritage à la quatrième génération descendante de l'exil? Peut-on et faut-il oublier le passé afin de « se réconcilier » ? Main dans la main, guérilleros et fascistes espagnols de la « Division Azul » ? Le ministre socialiste de la Défense, José Bono, le fit jadis. Il faudrait « tourner la page avant même de l'avoir complètement lue », selon le poète communiste Marcos Ana.

Est-ce donc nécessaire de « se réconcilier »? Faut-il et peut-on pardonner des crimes contre l'humanité, massifs et « imprescriptibles » ? Doit-on exiger une autocritique, une repentance des bourreaux, des tortionnaires, pour pouvoir effectivement tourner la page ? Et faut-il vraiment la tourner? La réconciliation est-elle possible même en allant jusqu'au bout de la bataille pour libérer la mémoire républicaine et antifasciste ? Peut-on oublier la barbarie, les atrocités commises par les reîtres d'un « holocauste » (Paul Preston) prémédité, d'un « plan d'extermination » programmé?

Chacun, sur la base du nécessaire et fondamental triptyque commun « vérité, justice, réparation », a « sa » réponse, comme chacun, selon qu'il est communiste, anarchiste, poumiste, socialiste, simple Républicain... porte en lui « sa » Guerre d'Espagne. Mais sans ce triptyque infrangible, tous les dés s'avèrent pipés.

Accordons-nous donc sur l'essentiel. Travaillons à un « socle historique commun » (le plus grand possible) de ces mémoires antifascistes, toutes légitimes, et qu'il convient d'étudier sans a priori, et en les contextualisant, sans se « rejouer » la Guerre d'Espagne.

Ce fut le coup d'Etat civico-militaire qui provoqua le bain de sang et non « la chienlit » populaire. Aucun « danger communiste », « révolutionnaire », ne menaçait. Renvoyer dos-à-dos fascistes et antifascistes, c'est donc absoudre consciemment les premiers. En racontant, en écrivant, en mariant le travail rigoureux des historiens et celui des militants de la mémoire, on fait reculer le révisionnisme, les « mythes » du franquisme, l'on s'oppose au retour d'une historiographie de « Guerre froide », l'on contribue à « défranquiser », à « républicaniser ».

Le révisionnisme historique (« Franco nous évita le pire : une « dictature bolchévique », le « chaos anarchiste », la « répression stalinienne » comme facteur principal de défaite, etc.) se nourrit d'un certain vide de mémoire. La bataille des associations mémorielles, plurielles, dérange parce qu'elle rappelle les origines sanglantes de la droite espagnole, les choix de classe, les enjeux, les responsabilités... Le Parti Populaire en tant que tel n'a jamais condamné (ni rompu avec) le franquisme, etc.

La mémoire républicaine reste porteuse de valeurs nécessaires aujourd'hui. Les exilés (surtout la première génération) et leurs descendants, n'ont majoritairement pas vécu l'exil comme une défaite, même si chacun l'a géré à sa façon : activisme, repli, démotivation, colère, souvenir omniprésent, parole forte ou silence, « intégration », pour que les enfants « réussissent »... Les fils (filles), petits-fils de Républicains espagnols en France s'investissent inégalement dans le travail de mémoire, ou même parfois pas du tout... (« L'Espagne est devenue une démocratie »). Mais le souvenir partagé des milices, du peuple en armes, des « collectivités », des poèmes de Miguel Hernández, de Lorca, d'Alberti, de León Felipe, des Goytisolo, etc., des chansons emblématiques : du « no pasarán » de la Pasionaria, des « ateneos », des maisons du peuple, du charismatique Durruti, de « la révolution », du « passage de l'Ebre », de « la défense de Madrid », des réformes sans précédent de l'éducation, de la culture, de la libération de la femme, la laïcisation... reste majoritairement prégnant et propulsif. Sur la base des incontournables et non négociables obligations de « vérité, justice, réparation », il ne saurait y avoir de normes communes pour la résilience (ou la non résilience) qui demeure de l'ordre du plus intime...

Mais la mémoire ne doit jamais perdre la mémoire. On peut oublier sans oublier, sans s'oublier.

Jean Ortiz